

Habitat ouvrier et réformes sanitaires en Angleterre*

Roderick J. Lawrence

*Département d'architecture
Ecole polytechnique fédérale
Lausanne, Suisse*

Résumé

On connaît relativement bien les débats sur les habitations collectives ouvrières en Angleterre dès 1840. En revanche, l'évolution d'une idéologie sanitaire et morale directement liée à la forme spatiale et à l'utilisation des espaces construits l'est moins. L'objet de cette étude est d'essayer de combler cette lacune par l'analyse de la signification et de l'utilisation des habitations collectives telles que les prévoient les réformateurs pour leurs occupants. Au XIXe siècle, des modèles d'habitation sont proposés et comparés; le logement avec cuisine et équipement sanitaire incorporé fut considéré comme le seul pouvant répondre aux exigences d'utilisation décente des espaces domestiques. Dans cette perspective, cette étude montre comment les relations entre les pièces habitables évoluent et comment une variante typologique a été reprise comme modèle pour les habitations construites par l'Etat à partir de 1919.

Summary

The political debate associated with the provision of workers' housing in England from about 1840 has already been well documented. Nonetheless, the evolution of an ideology which associated a series of sanitary and moral reforms with house designs and family life has been given less consideration. This text attempts to overcome that shortcoming. It analyses the meaning and use of space in the dwelling unit for social reformers and architects as it was expressed in their publications during the nineteenth century. It will become evident that a decent dwelling was considered as one which provided self-contained accommodation for one family, and in which each set of domestic activities was classified and spatially demarcated. This study reveals that local government houses built in England since 1919 have been the product of an era of sanitary and moral reforms.

1. Introduction

En Angleterre, plusieurs études historiques ont été faites récemment sur l'évolution de la législation sur la santé et l'habitation durant ces deux

*Cet article a été traduit de l'anglais en français par Clarisse Lawrence-Gonet.

derniers siècles. Cependant, un grand nombre de ces études se borne à décrire plutôt qu'à analyser l'intention ou les effets d'une telle législation. De plus lorsqu'il y est fait mention du contrôle des formes construites, il ne se rapporte qu'à l'espace extérieur du logement. Dans le cadre de cet article, on envisagera l'analyse des dispositions visant à contrôler l'espace intérieur du logement. Une telle approche n'a jamais été entreprise, notamment, sur la nature même des dispositions règlementant la santé et l'habitation prises par le gouvernement au XIXe siècle.

La majorité des dispositions officielles concernant l'habitation ne font guère mention ni de la conception même du logement ni de son agencement. Avant le *Metropolitan Building Act*, en 1844, toutes les constructions doivent se conformer aux dispositions antérieures, en particulier à celles du *London Building Act* de 1774 qui avaient trait au problème du feu, et aux normes de construction à respecter à cet effet.

L'épidémie de choléra, qui, dès 1832, frappa toutes les couches de la population fut le point de départ d'une politique sociale, menée particulièrement par les médecins. C'est à ce moment-là que le mouvement public pour la santé (*Public Health Movement*) fut établi et que la santé et le logement furent considérés comme un seul et même problème. On parlait volontiers de l'influence de la maladie sur la moralité. De plus, la théorie des miasmes préconisée par Edwin Chadwick (1842), principal auteur de la réforme sanitaire, et secrétaire du Poor Law Board fut un progrès important dans le sens de la réforme. En effet Chadwick établit une corrélation entre les conditions de logement et la santé et constata que la longévité était proportionnelle au statut social et que dans les couches sociales correspondantes les personnes vivant à la campagne vivaient plus longtemps.

Une analyse de la législation sur la santé et l'habitat ouvrier du XIXe siècle montre la volonté des législateurs et réformateurs de mettre sur pied une législation morale et sanitaire. Ce souci se traduisit par la mise au point d'une série de lois (*Public Health Laws*), dès 1848, dont le but était la réglementation graduelle des conditions de vie à l'intérieur et autour du logement. A peu près à la même époque, une série de lois sur la construction (*Building Acts*), en vigueur dès 1844, réglementait l'espace extérieur du logement. Ces deux types de lois évoluèrent d'une manière inégale, ce que traduisirent les doctrines du "laissez-faire" et du "Self-Help".¹

Il s'ensuivit, pendant cette période de réformes débutant en 1840, que les conditions précaires des logements furent associées à la dégradation morale des habitants. En 1840, par exemple, le *Health of Towns*

¹ Les termes "Laissez-faire" et "Self-Help" ont été souvent utilisés lors de débats publics au XIXe siècle en Angleterre. La théorie politique contenue dans la doctrine du "laissez-faire" se fondait sur l'idée que les événements naturels gouvernent la société et que l'Etat ne devait pas intervenir. La doctrine du "Self-Help" se fondait sur l'idée que l'intérêt et le respect de soi devraient motiver l'individu à acquérir une position dans la société. En conséquence, les pauvres étaient critiqués par les classes moyennes, parce que selon cette doctrine la raison de leur pauvreté était due à leur manque d'initiative personnelle.

Committee (Comité pour la santé des villes) rapportait que les maladies contractées par les classes les plus pauvres et leurs habitudes morales avaient les mêmes causes, à savoir la condition de leurs logements.

Certains réformateurs essayèrent à plusieurs reprises de faire le lien entre l'influence de l'état des logements avec les conditions morales et physiques de leurs habitants. Toutefois, cette association a été moins prise en considération par les historiens que les aspects liés à l'hygiène du logement. Néanmoins, pour les architectes, les réformateurs sociaux et les philanthropes du XIXe siècle, il était tout aussi important de disperser les miasmes engendrant une dégradation morale (*"the miasma of moral disease"*) que de construire des maisons bien ventilées avec drainage et égoûts. Ces idées se retrouvent dans la législation sous forme de dispositions stipulant l'augmentation de l'espace autour des immeubles favorisant la circulation d'air et le contrôle du volume d'air à l'intérieur des immeubles sans toutefois s'occuper de faire mention explicitement du contrôle intégral de la disposition des pièces du logement. On recommandait uniquement la séparation des adultes et des enfants ainsi que des sexes dès l'âge de dix ans pour la nuit.

L'idée d'une réforme morale et sanitaire devint de plus en plus populaire auprès des architectes et des réformateurs sociaux, car on croyait que les architectes avaient un rôle important à jouer en faveur des progrès sociaux comme Goodwin (1847) l'a expliqué. En conséquence, on commence à penser qu'en améliorant les conditions matérielles des taudis on imposera plus facilement le respect de soi-même et des autres parmi leurs habitants. C'est ainsi que certains réformateurs comme Octavia Hill (1875) associèrent l'amélioration du niveau moral des gens à la forme du bâti et à l'usage du logement, ce qui détermine le champ d'action de l'architecte. Cependant, la manière dont la forme et l'usage de l'espace domestique allaient agir pour contrecarrer les mauvaises influences n'allait pas de soi. On pensait toutefois que pour avoir un logement salubre il fallait éliminer la cohabitation de personnes issues de plus d'une famille qui devaient partager leurs activités domestiques. Il fallait donc un logement par famille dans lequel les différentes activités domestiques seraient organisées, séparées dans l'espace.

2. L'idéologie sanitaire et morale durant l'époque victorienne

Si l'on se réfère aux études de Mearns (1883), les logements réservés à la classe ouvrière londonienne de la seconde moitié du XIXe siècle étaient représentatifs des conditions de logement du reste du pays; ils ont des pièces ne mesurant pas plus de six m² (8 feet square) pleines de crasse et leurs fenêtres sont recouvertes de torchons pour se protéger du vent et de la pluie. C'est la révolution industrielle qui est en partie responsable de l'exode rural et en conséquence de la surpopulation des villes. Ces bouleversements démographiques sont à l'origine de la dégradation de la santé publique. La pénurie de logements entraînant une hausse des loyers ainsi que le prix élevé des moyens de transports publics obligaient l'ou-

vrier et sa famille non seulement à louer – plutôt que d'acheter – leur logement, mais aussi à sous-louer une partie à une autre famille ou à des pensionnaires pour des raisons purement économiques. Les ouvriers arrivant dans les villes se voyaient contraints de louer caves, greniers ou autres espaces disponibles. Comme le transport coûtait cher, leur logement devait se situer à proximité de leur lieu de travail. C'est ainsi que débuta le morcellement de la ville, les ouvriers habitant dans des conditions déplorables dans les zones industrielles tandis que les classes moyenne et élevée résidaient dans les beaux quartiers.

Il y eut de nombreuses enquêtes officielles et des rapports mettant en évidence la misère des pauvres. Cependant, malgré cela et en dépit des efforts de réformateurs privés comme Andrew Mearns et Octavia Hill et de romanciers comme Charles Dickens, rien ne fut entrepris et les conditions d'habitation misérables des taudis continuèrent à exister à travers tout le XIXe siècle. En même temps, comme Gauldie (1974) l'a montré, vivre entassé était considéré, par les pauvres, comme inévitable, ce que déploraient les classes moyenne et élevée de la population. Jamais, la source de l'entassement ne fut examinée ni déterminée, seuls ses symptômes comme les épidémies étaient traitées. En dépit de l'accumulation des preuves de ce fléau, localisées par les médecins de district (District Medical Officers) durant les quarante premières années du XIXe siècle, il n'y eut aucun mouvement en faveur de la santé publique. Il fallut attendre 1842 pour qu'Edwin Chadwick publiait un rapport sur les conditions d'hygiène de la population ouvrière en Grande-Bretagne.

Le point le plus important du rapport de Chadwick était l'utilisation de preuves statistiques relatives aux conditions d'un environnement particulier et à la maladie. Bien qu'il eût réussi à montrer qu'un certain environnement était à l'origine de la maladie il était tout aussi intéressé, si ce n'est plus, à démontrer que de piétres valeurs morales (y compris la promiscuité et l'intempérance) résultaient des mauvaises conditions sanitaires domestiques et non pas le contraire, comme on avait coutume de le croire à l'époque. Les rapports officiels et les enquêtes continuèrent à mépriser les pauvres qui étaient obligés de partager leur logement. Cette attitude n'était pas tellement due au nombre trop élevé de personnes par mètre carré ni à la mauvaise santé causée par le manque de lumière, d'air et d'approvisionnement en eau, mais plutôt à la croyance que là où il y a entassement – selon un critère d'hygiène – se glisse de façon pernicieuse de la dégradation morale. En effet, dans les logements occupés par les pauvres, il n'y avait pas de lieu prévu pour se déshabiller, se laver, dormir, faire la sieste ou la cuisine; d'autre part, ni les différentes familles en présence, ni les sexes n'étaient discriminés dans ces différentes activités. Les rapports officiels faisaient état de cette situation de "mélange" préoccupante et prenaient en considération aussi bien les implications morales de cette situation que le besoin de fournir à ces gens plus d'espace et un équipement ménager et sanitaire plus complet.

Le problème du manque de place, cause de promiscuité, fut traité après l'aspect sanitaire et moral. Eliminer la crasse était le premier objec-

tif des réformateurs de toutes tendances, laissant ainsi de côté le problème de l'entassement dans les logements. Il est évident qu'à cette époque le nettoyage était d'autant plus pressant vu que l'on croyait que les odeurs provenant des matières fécales et de l'eau stagnante pouvaient causer de la fièvre. En conséquence, l'attention publique était concentrée sur les aménagements sanitaires. Il faut dire que jusqu'en 1918 la construction de maisons à l'intention de la classe ouvrière n'était pas considérée comme une responsabilité incomptable à l'Etat, et que seuls quelques philanthropes et architectes se souciaient des pauvres. En fait, le désintérêt de la plupart des architectes était plutôt alarmant. Henry Roberts (1850) attribuait cette apathie au peu de profit commercial que rapportait la construction pour les défavorisés. Cependant, selon Gauldie (1974), le problème posé par l'habitat ouvrier était traité comme un problème de santé publique plutôt que comme un sujet particulier nécessitant une étude économique et une action politique spécifique. Tout en étant d'accord avec Gauldie sur le fait qu'une politique du logement devrait être mise sur pied, on ne peut pas ignorer les liens existant entre les idées du mouvement pour la santé publique et celles des architectes et des philanthropes qui menaient le débat sur l'habitat ouvrier.

3. La classification et la délimitation de l'espace domestique

Dès les années 1850, l'architecture domestique devint le leitmotiv pour la lutte contre la dégradation physique et morale de la classe défavorisée, tout comme la construction de prisons, d'ateliers, d'écoles religieuses l'était pour préserver les valeurs morales et les hôpitaux pour préserver la santé.

Il y eut deux contributions architecturales majeures à l'intention des classes ouvrières. Il s'agit des maisons modèles d'Henry Roberts datant du milieu du XIXe siècle et de Raymond Unwin du tout début du XXe siècle.

Dans son livre intitulé "The Dwellings of the Labouring Classes" (Les habitations des classes ouvrières), Roberts (1850) explique ses principes de construction, qui deviendront la référence pour toutes ses constructions ultérieures. Il attira l'attention sur les différences d'opinion existantes au sujet des logements collectifs et des logements complets (self-contained) ainsi que sur les incidences du choix de l'un et l'autre sur le plan économique. L'auteur prétendait que, dans un immeuble où logeront plusieurs familles, il fallait faire en sorte que le plan de chaque logement préserve l'intimité et l'indépendance de chaque famille d'une part et que chaque appartement soit isolé des autres pour prévenir la propagation de la maladie d'autre part.

Ces principes furent appliqués aux quatre logements modèles qui furent exposés lors de la Great Exhibition de 1851 sous le haut parrainage du Prince Albert; ils furent construits ultérieurement à Bloomsbury (Londres) pour la société pour l'amélioration de la condition des classes

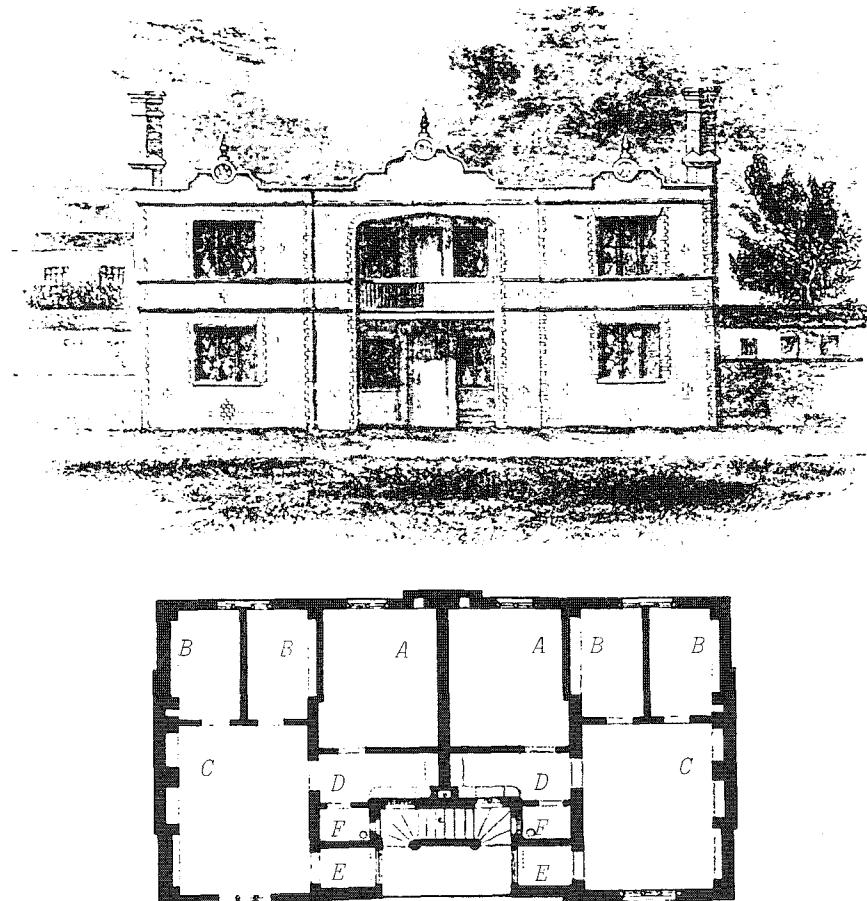


Fig. 1. Les habitations modèles dessinées par l'architecte Henry Roberts pour l'Exhibition à Londres (1850). A, chambre des parents; B, chambre des enfants; C, séjour; D, souillarde; E, entrée; F, toilette. (Roberts (1850, p. 58), redessiné par l'auteur).

ouvrières — Society for Improving the Conditions of the Labouring Classes. La même année, cette société publia une série de plans de maisons signés par Roberts.

4. Les principes du logement complet (self-contained)

Les maisons-modèles de Roberts allaient par paires et étaient disposées autour d'un escalier bien aéré; chaque logement avait un accès individuel. Pour d'autres cas, Roberts utilisait un escalier extérieur couvert qui servait également à délimiter l'espace privé devant l'entrée de l'habitation. L'organisation de la salle de séjour, de la souillarde et des trois chambres requérait une porte par chambre pour éviter que les chambres ne soient utilisées comme passage à l'instar de la salle de séjour et de la souillarde.

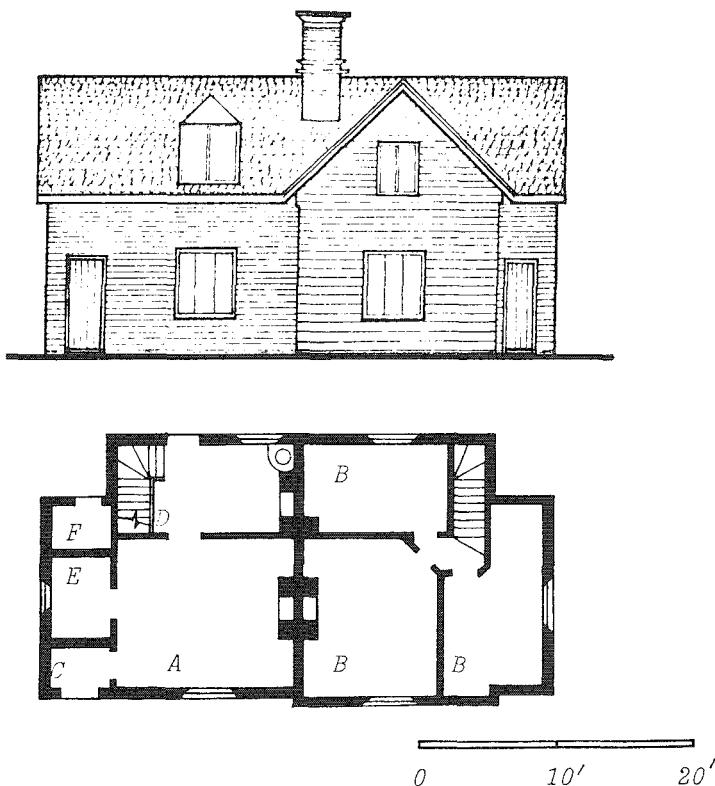


Fig. 2. Habitations ouvrières avec trois chambres dessinées par l'architecte Henry Roberts (1850). Au rez : A, séjour; C, entrée; D, souillarde; E, dépense; F, toilette. 1^{er} étage : B, chambre. Roberts (1850, Table V), redessiné par l'auteur).

L'octroi de trois chambres, selon Roberts (1850), séparait les adultes des enfants et l'emplacement des chambres préservait aussi l'intimité des parents. De plus, les deux chambres d'enfants étaient directement accessibles depuis la salle de séjour, ce qui permettait aux parents de surveiller les enfants. Ainsi, en délimitant et en classifiant les espaces intérieurs du logement, Roberts et d'autres architectes donnaient une ligne directrice en vue de l'amélioration morale et sociale de la population. Le contrôle de la communication entre les pièces par des cloisons et des portes et la subdivision de l'espace selon les activités domestiques en jeu constituaient les éléments architecturaux dont on croyait qu'ils occasionneraient des transformations de la vie familiale. En outre, cette politique était liée à la mise en place d'équipements spécifiques et de meubles. Cependant, Henry Roberts (1861) considéra comme également nécessaire de compléter son architecture domestique par une brochure sur la "Réforme dans la maison" (House Reform) qui expliquait à la classe ouvrière quelles étaient les "bonnes" habitudes de la vie quotidienne.

5. Les principes du logement collectif (associated tenement)

Les logements-modèles de Roberts furent importants car c'était la première fois qu'on octroyait autant d'espace et d'équipements à des logements destinés à la classe ouvrière. Cette solution fit petit à petit du chemin dans les sociétés philanthropiques et les réformateurs se mirent d'accord pour affirmer que le "logement complet" (self-contained) n'était pas seulement une solution désirable mais une nécessité. Avant ce consensus, on n'avait jamais remis en question le logement collectif, solution basée sur le profit économique que représentaient ces logements, plutôt que sur un idéal social.

Tandis que Henry Roberts peut être considéré comme le promoteur du "logement complet" pour les ouvriers, les architectes des sociétés philanthropiques préconisaient les logements collectifs et leur influence était forte.

L'architecte Henry Darbshire, par exemple, travailla comme associé avec le Peabody Donation Fund et avec Cubitt, un entrepreneur; dès 1864 ils jouèrent un rôle de quasi-monopole public. La conception de Darbshire (1884) en ce qui concerne les maisons pour les "pauvres respectables" comprenait tous les principes du logement collectif, avec des équipements sanitaire et ménager communautaires, à placer sous l'autorité d'un surveillant.

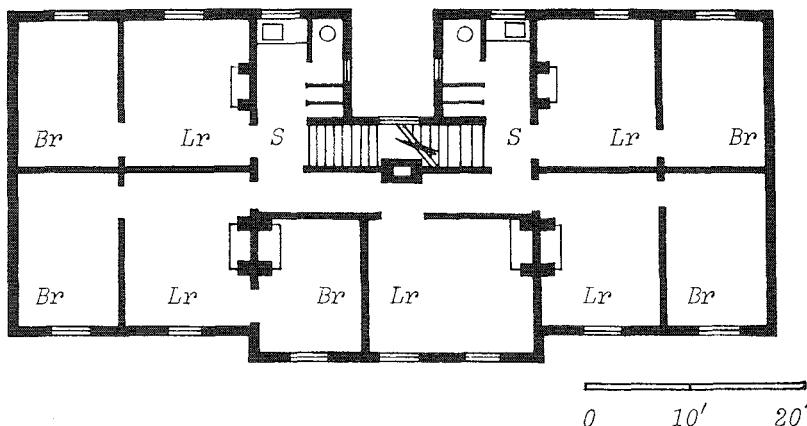


Fig. 3. Plan des habitations collectives construites par le Peabody Foundation à Blackfriars, Londres (1871). Lr, séjour; Br, chambre; S, souillarde et toilette communautaire. (Victorian Studies (A66, Vol. 10, p. 17), redessiné par l'auteur).

Vers 1900, il y eut davantage d'architectes solidaires des pauvres et engagés dans les programmes de construction des autorités. Or, l'attitude paternaliste de certains architectes était particulièrement évidente. Henry Spalding (1900) écrivait qu'on avait considéré comme acquis le fait que, en construisant des logements hygiéniques pour les ouvriers, ceux-ci allaient s'adapter aux nouvelles conditions automatiquement. Il ajoutait que les ouvriers n'avaient pas la même notion de l'hygiène et qu'il ne

leur était pas désagréable de partager une souillarde avec d'autres familles, étant donné qu'ils y étaient habitués depuis longtemps. De leur côté, Octavia Hill (1875) et d'autres réformateurs contestaient fortement l'idée du logement collectif défendue par Spalding. Elle pensait que ce genre d'habitat ne pouvait résoudre le problème de la contamination non seulement de la maladie, mais aussi des mauvaises attitudes morales, qui pourraient influencer le "pauvre respectable".

Il est évident que pour Henry Roberts, Octavia Hill et leurs amis, le maintien de la santé publique et l'élévation des valeurs morales dépendaient de l'application de la réforme sanitaire à un concept déterminé de l'espace domestique. Ce concept associait clairement les conditions physiques au bien-être moral, de sorte que les améliorations apportées aux maisons destinées au peuple étaient l'instrument du progrès social.

6. Antagonismes rural et urbain

Tandis que Roberts et les adeptes de sa position s'occupaient de l'amélioration des habitations destinées aux ouvriers en milieu urbain, un autre courant d'idées va se préciser à cause des épidémies de choléra de 1832 et de 1849 qui touchèrent toutes les couches de la population et qui susciterent la peur de la contamination dans la classe moyenne des villes industrielles. A la faveur de cet événement, de nombreux auteurs comparèrent les conditions de vie en ville avec celles des campagnes, qui, par éloignement, étaient moins sujettes à la contamination. Comme la spéculation intellectuelle allait bon train, on opposa parallèlement la campagne à la ville et la santé à la maladie.

Les architectes favorables à la campagne exprimèrent leurs idées dans la forme des logements qu'ils construisirent pendant la seconde moitié du XIXe siècle : les maisons bien alignées offraient au regard un paysage attrayant. Avec l'établissement à la campagne des classes moyennes et l'imitation de la vie villageoise, on assistait aux débuts de la vie de banlieue.

A cette époque les idées théoriques exprimant l'opposition entre la ville et la campagne foisonnaient. Un des premiers auteurs à prédire le succès du mouvement de la Cité-Jardin fut Joseph Gaudy (1805). Il envisageait d'appliquer les principes de son livre à la construction d'un village de soixante-quatre logements. Il s'attachait surtout au symbolisme de l'Eglise (Parish Church), c'est-à-dire à la propreté spirituelle et la disposition de ses maisons en était l'illustration.

Pendant ces mêmes années, quelques industriels influents, Dale, Arkwright et Ashworths notamment, se sont préoccupés du logement de leurs ouvriers. Dès 1850, cette tendance se renforça et on assista à la création de véritables villages-modèles. Il était courant d'employer des architectes à cette tâche, mais le niveau des logements proposés était généralement assez bas. Darley (1975) prétend que cette habitude était due au genre de lectures que faisaient les architectes de ces industriels aristocratiques. Cet état de choses se modifia lorsque l'influence des nouvelles

doctrines des réformateurs hygiénistes se fit sentir et que l'on prit pleinement conscience de la situation d'exploitation dans laquelle se trouvaient les ouvriers logés par leurs patrons.

7. Les villages ouvriers modèles

La prolifération des villages-modèles débute avec celui de Saltaire près de Bedford. En 1850, les premières maisons à l'attention des employés de Sir Titus Salt furent construites à une assez forte densité, en les disposant de sorte que l'arrière de celles-ci se touchent. Il est intéressant de relever que, bien qu'il n'y eût aucune contrainte d'ordre économique imposée par la valeur du terrain, on a adopté une construction à forte densité. Il semblerait qu'on n'ait pas voulu faire bénéficier des effets salutaires de la campagne à cette nouvelle communauté; le fait d'être éloigné de la grisaille et de la fumée de la ville paraissait suffisant. Ces villages-modèles constituaient, toutefois, des logements plus sains que ceux des quartiers populaires de la ville. La séparation physique de ces villages, créée par l'éloignement, suggère un abandon du caractère urbain des villes industrielles.

D'autres villages-modèles furent financés par George Cadbury à Bournville et par Lord Lever à Port Sunlight. Ces villages furent construits à une faible densité comme les quartiers semi-ruraux appréciés par la classe moyenne. Tandis que l'aménagement de Regents Park par Nash et de Bedford Park par Shaw couronnait l'avènement du "village dans la banlieue", Bournville et Port Sunlight illustraient deux cas où les ouvriers urbains étaient logés dans des maisons conçues avec soin.

8. Les habitations ouvrières exemplaires

Il y eut deux plans d'habitations types qui furent adoptés pour les maisons de Port Sunlight, que Tarn (1973) baptisa la maison-à-petit-salon (the Parlour House) et la maison-cuisine (the Kitchen House). La première comprenait un petit salon, une cuisine/salle de séjour et une souillarde au rez avec quatre chambres et une salle de bain à l'étage. Ces maisons aménagées de la sorte étaient considérées comme luxueuses pour l'époque.

Les maisons à Bournville comprenaient d'ordinaire une salle de séjour et une cuisine au rez. Quelques unes avaient un petit salon et toutes avaient trois chambres à l'étage. La maison la plus exiguë ne comprenait pas de salle de bain mais une baignoire-table était intégrée à la cuisine. Dans beaucoup de maisons, le WC se trouvait au rez mais était uniquement accessible de l'extérieur.

La conception de ces maisons-modèles est intéressante, car elle met en évidence quelques conceptions de leurs propriétaires et des architectes qui les ont construites. On peut remarquer, entre autres, certaines notions de construction défendues par Henry Roberts et d'autres réformateurs. Cette influence se retrouve dans le fait que chaque maison pos-

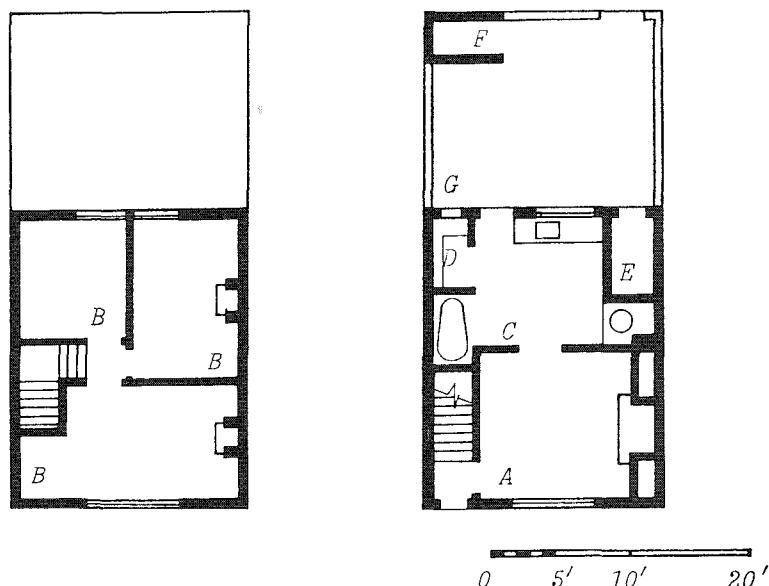


Fig. 4. Plan des habitations ouvrières à Port Sunlight. Au rez : A, séjour; C, cuisine avec niche pour bain; D, dépense, E, toilette. 1er étage : B, chambre. (Tarn (1973 p. 160), redessiné par l'auteur).

sède ses propres équipements, ce qui préserve l'hygiène et l'intimité, proônées par Roberts et limite la contagion "de ce qui est mal", idée défendue par Octavia Hill. Les maisons mitoyennes et semi-mitoyennes communes à tous les villages-modèles exprimaient très bien l'individualité de chaque famille, comparativement aux logements collectifs. De plus, en établissant *trois chambres comme standard*, la séparation de la chambre des parents de celles des enfants, ainsi que la séparation des sexes étaient de cette façon encouragées et transmises par la configuration même de la maison. Ainsi, les idées bien victoriennes de discréction et d'intimité associées au corps et aux rapports conjugaux étaient enfin respectées. Les théories morales des propriétaires des habitations étaient ainsi exprimées par le construit. En effet, il y avait des règles et des codes de conduite qui régissaient la vie de l'ouvrier et de sa famille non seulement au travail, mais aussi à la maison et lors de l'utilisation des installations communautaires (buanderie; magasin; école, etc.).

Le prix de qualité fut décerné au village-modèle de New Earswick. En 1902, Joseph Rowntree demanda à Barry Parker et à Raymond Unwin de dessiner les plans de maisons qu'il se proposait de construire pour ses ouvriers dans la banlieue de York. Le projet original comprenait trente maisons; la construction fut entreprise avant 1904. Ces maisons ont servi de test aux idées de Parker et d'Unwin. De plus, elles allaient influencer les recommandations qu'Unwin fit pour les autorités et qui furent exprimées dans le rapport Tudor Walters, publié en 1918. Dans son livre, Unwin (1902) explique avec clairvoyance l'organisation sociale

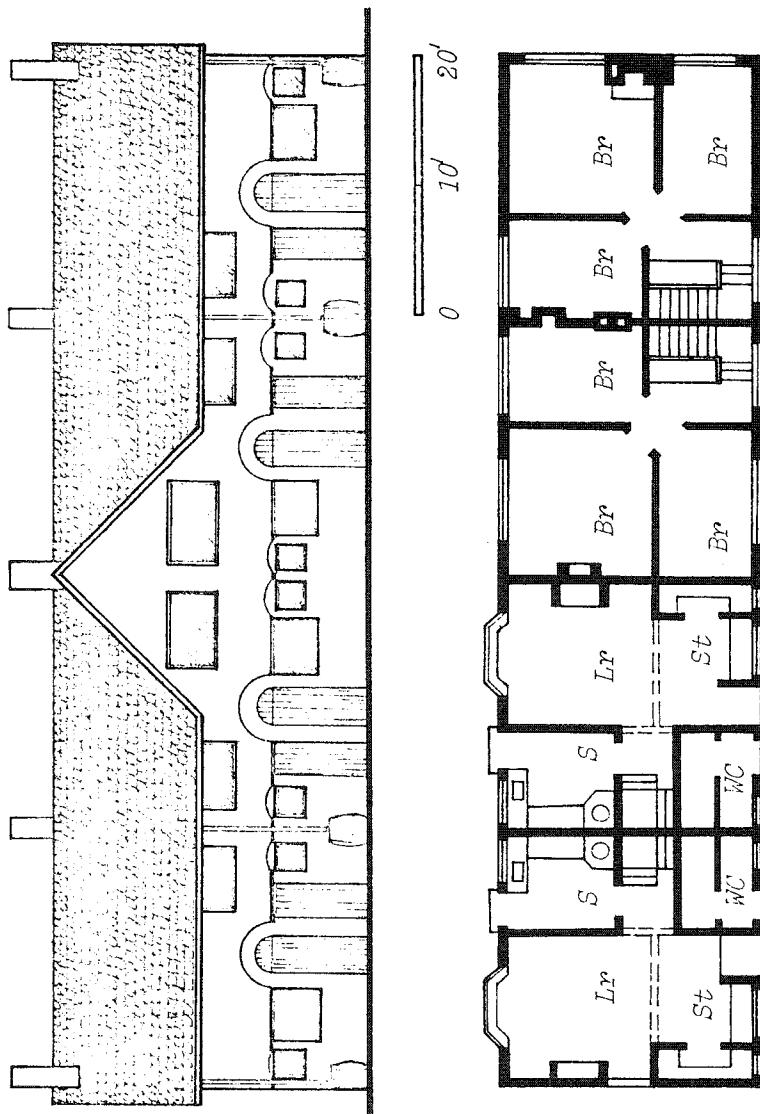


Fig. 5. Les cottages à New Earswick dessinées par Raymond Unwin et Barry Parker (1903). Au rez : Lr, séjour; S, souillarde; St, entrée et dépense; WC, toilette. 1er étage : Br, chambre. (Adapté par l'auteur à partir de plusieurs sources).

complexe de la communauté villageoise. A cette fin, il a étudié les principes initiaux des plans de maisons ainsi que les matériaux locaux. Parker comme Unwin ont souligné l'importance des espaces ouverts orientés vers le sud pour le point de vue ainsi que celle de l'air et de la lumière pour la santé.

Les principes que Raymond Unwin a adoptés pour le plan des maisons se retrouvent à New Earswick et plus tard ailleurs, comme à la Cité-Jardin de Letchworth. Pour ces maisons, la disposition et la fonction des pièces furent considérées comme un élément primordial et servirent de guide aux plans de maisons ultérieures. Par exemple, Parker et Unwin (1902) ont pensé que la souillarde était une pièce réservée aux activités "sales" du ménage, notamment toute activité nécessitant l'usage de l'eau et de l'évier et il fut décidé qu'elle contiendrait une baignoire; elle ne devait en aucun cas être agrandie pour y abriter une cuisinière.

Tandis que ces principes réglementaient l'organisation des pièces au rez, Raymond Unwin et son collègue Barry Parker ne remirent pas en question les trois chambres à coucher qui devaient être à la fois séparées des autres pièces et situées à l'étage. Cette organisation de l'espace se retrouve dans le Rapport du Comité Tudor Walters auquel Unwin participa comme rédacteur en chef pour le Ministère de la Reconstruction.

9. Le Rapport du Comité Tudor Walters

Avant la première guerre mondiale, l'idée que la construction des habitations ouvrières incombaît à l'Etat devint de plus en plus populaire; à cette époque trois initiatives importantes eurent lieu :

- la promulgation d'une loi renforçant le contrôle des loyers;
- la création d'un Ministère de la Reconstruction;
- la création du Comité Tudor Walters dont la tâche était d'étudier la question des logements pour les classes ouvrières.

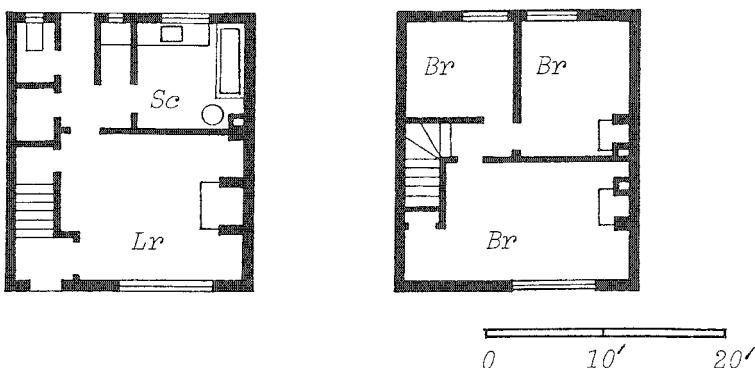


Fig. 6. Maison modèle, type 1 dans le rapport Tudor Walters, 1918. Au rez : Lr, séjour; Sc, souillarde avec bain. 1^{er} étage : Br, chambre. (Redessiné par l'auteur).

Le rapport Tudor Walters (1918) était très favorable aux maisons alignées à deux étages, avec murs latéraux mitoyens plutôt qu'au logement écossais². Un des reproches que l'on faisait aux principes du logement écossais était la difficulté d'obtenir des pièces isolées avec accès depuis un espace de dégagement. Cette critique n'est pas à négliger : (a) elle souligne l'importance accordée au logement séparé et indépendant, du genre des habitations modèles d'un demi-siècle plus tôt; et (b) elle exprime une nette préférence pour la séparation, à l'intérieur du logement, des espaces où l'on vit des espaces de circulation. La mode des logements "séparés" était ainsi établie; chaque logement devait avoir un certain nombre d'espaces bien délimités qui devaient être utilisés pour des activités spécifiques.

Une recommandation du Comité Tudor Walters exprimait l'opinion unanime suivante : les maisons construites en Angleterre et au Pays de Galles devaient avoir trois chambres à coucher au minimum. De cette façon la séparation des sexes dès l'âge de dix ans, préconisée par Edmond Chadwick et Henry Roberts plus d'un demi-siècle plus tôt, était finalement inclue dans un texte officiel.

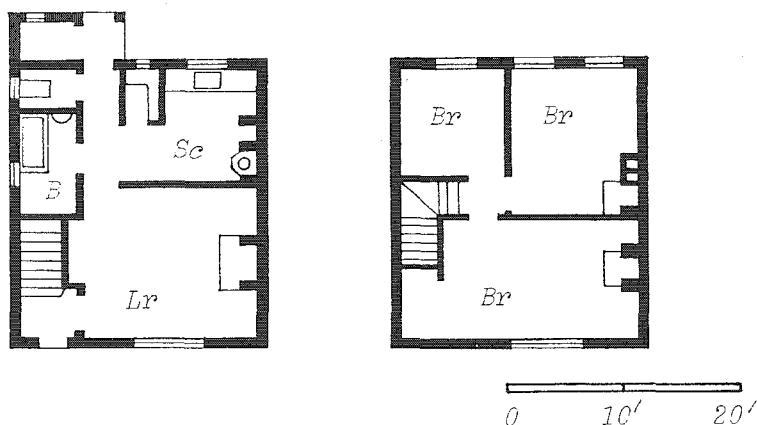


Fig. 7. Maison modèle, type 2 dans le Rapport Tudor Walters, 1918. Au rez : Lr, séjour, Sc, souillarde sans bain, B, salle de bains. 1^{er} étage : Br, chambre. (Redessiné par l'auteur).

Le rapport Tudor Walters fournissait six plans modèles de maisons, soit mitoyennes, soit semi-mitoyennes. Ceux-ci avaient été présentés dans le but d'imposer des normes de grandeur, d'orientation et de position des pièces dans le logement. De plus, ces recommandations étaient associées aux modes d'utilisation des pièces, proposés par le Comité qui a écrit dans le rapport que "tout éloignement de l'usage proposé était considéré

² Le terme "logement écossais" se rapporte aux habitations collectives construites souvent avec quatre ou cinq étages et plusieurs logements par étage, organisées spatialement selon les principes du "logement collectif". Elles représentent un autre type d'habitation par rapport à ceux qu'on rencontre en Angleterre au XIX^e siècle.

comme un usage impropre de l'espace domestique". En adoptant ce contrôle de l'espace, le Comité améliorait considérablement les maisons destinées aux classes ouvrières. Il faut souligner tout d'abord que c'était la première fois qu'une telle intention était exprimée dans des recommandations officielles. Deuxièmement, le genre et le standard de ces maisons étaient bien supérieurs à ceux des habitations généralement attribuées à la classe ouvrière. En bref, le rapport Tudor Walters non seulement indiquait que l'organisation interne du logement était clairement prise en considération, mais aussi que les idées du réformateur architecte Henry Roberts, datant de 1850, en faisaient finalement partie.

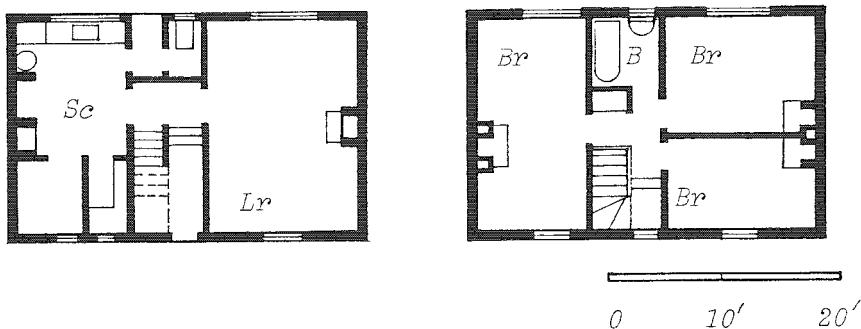


Fig. 8. Maison modèle, type 3 dans le rapport Tudor Walters, 1918. Au rez : Lr, séjour; Sc, soillarde sans bain. 1er étage : Br, chambre; B, salle de bains. (Redessiné par l'auteur).

Après la ratification, en 1919, de la loi Addison sur l'habitation (*Addison Housing Act*), les autorités compétentes étaient tenues de mettre sur pied des programmes visant à loger les classes ouvrières. Les architectes employés par les autorités avaient à leur disposition les travaux de Parker et Unwin comme modèle et le "Manual on the Preparation of State Aided Housing Schemes" (1919) comme référence. En octobre 1922, avec l'aide financière du gouvernement, 218.201 logements avaient été construits. En janvier 1923, une revue d'architecture (*Architect's Journal*) publia une description de plusieurs de ces maisons. On put y lire que la qualité des logements était bien supérieure à celle des logements d'avant-guerre, qu'ils comprenaient tous au moins trois chambres à coucher situées à l'étage et que la classification et la délimitation des espaces et des activités avaient été faites selon les prescriptions du Rapport Tudor Walters.

10. Conclusion

La construction de maisons de banlieue se poursuivit entre les deux guerres. Pendant cette période, seules les associations philanthropiques privées comme le Peabody & Guiness Trust continuèrent à construire des logements collectifs pour y loger les ouvriers. Toutefois, avec l'appla-

tion grandissante des recommandations du rapport Tudor Walters, favorable à la maison mitoyenne à deux étages pour chaque famille – aboutissement du mouvement pour la santé publique et de réforme du logement, menée par Henry Roberts pendant les années 1850 – la pratique de ce type de logement joua un rôle de plus en plus important après la première guerre mondiale. Certes, il est évident que seul un faible pourcentage d'ouvriers jouirent des logements construits selon les nouvelles normes avant la loi Addison de 1919 qui obligeait les autorités à agir. C'est à partir de ce moment que l'Etat prit en charge la construction des habitations ouvrières en se conformant aux exigences spatiales contenues dans le rapport Tudor Walters. Celles-ci devinrent les références de base pour les normes de construction appliquées de 1919 à nos jours.

References

- CHADWICK, E. (1842), "Report on the sanitary condition of the labouring population of Great Britain" (Edinburgh, 1965).
- DARBISHIRE, H. (1884), An address given at the Parkers Museum on 31st January 1884, Building XLVI 9-16 February 1884, 192 & 249.
- DARLEY, G. (1975), "Villages of vision" (Architectural Press, London) 65.
- GANDY, J. (1805), "Designs for cottages, cottage farms and other rural buildings" (London).
- GAULDIE, E. (1974), "Cruel habitations : a history of working class housing 1780-1918" (Unwin University Books, London) 85.
- GAVIN, H. (1848), "Sanitary ramblings" (London) 71.
- GAVIN, H. (1851), "The habitations of the industrial classes" (London) 30.
- GOODWIN, G. (1847), Editorial, *The Builder*, 5 (1847) 287.
- HILL, Octavia (1875), "Homes of the London poor" (London).
- LEWIS, R. (1952), "Edwin Chadwick and the public health movement 1832-1854" (London).
- Local Government Boards for England and Wales and Scotland (1918), "Report of the Committee...to consider questions of building construction in connection with the provision of dwellings for the working classes" (The Tudor Walters Report) (H.M.S.O., Cd9191, London).
- Local Government Boards for England and Wales and Scotland (1919), "Manual on the preparation of state aided housing schemes" (H.M.S.O., London).
- MAYHEW, H. (1852), "Home is home be it never so homely" (London) 262.
- MEARN, A. (1883), "The bitter cry of outcast London" (London) 6.
- ROBERTS, H. (1850), "The dwellings of the labouring classes" (London) 10.
- ROBERTS, H. (1861), On the essentials of a healthy dwelling and the extension of its benefits to the labouring population, *Trans. Royal Inst. Brit. Arch.*, 1861-1862, 95.
- Select Committee on the Health of Towns (1840), Report of the select committee on the health of towns, *Parliamentary Papers*, II (1840).
- SPALDING, H. (1900), Block dwellings : the associated and self-contained systems, *Royal Inst. Brit. Arch. J.*, VII (1900), 255.
- TARN, J. (1973), "Five per cent philanthropy" (Cambridge University Press, Cambridge).
- UNWIN, R. (1902), "Cottage plans and common sense" (Fabian Tract, 109, London).
- UNWIN, R. et PARKER, B. (1901), "The art of building a home" (Longmans, London).